

L'homme « augmenté » : une affaire de normes, un questionnement éthique

Patrick Gaudray

Directeur de recherche au CNRS, ex-membre du Comité consultatif national d'éthique (CCNE)

Comme de nombreux biologistes du début du xx^e siècle, Julian Huxley, premier directeur de l'Unesco, pensait que l'eugénisme était un moyen acceptable d'améliorer l'humanité et que l'utilisation de la science et de la technologie permettrait à l'homme de dépasser ses propres limites. En 1957, il emprunta à Pierre Teilhard de Chardin le terme « *transhumanisme* » [1]. « *Ce transhumanisme, vision prométhéenne, est-il éthique, c'est-à-dire comme le dit Aristote, "bon et beau pour l'homme" ? Cette réflexion s'impose, désormais à nous* », proposait Bernard Bioulac en introduction du dossier du n° 77 d'Adsp « Éthique et soins » [2].

Est-ce pour répondre à nos angoisses d'imperfection – la « *honte prométhéenne* » de Günther Anders – que nous voulons repousser nos limites biologiques prétendument insupportables ? François Jacob écrivait que « *l'égalité n'est pas un concept biologique. [...] Comme si l'égalité n'avait pas été inventée précisément parce que les êtres humains ne sont pas identiques* » [3]. C'est sur cette prétendue « *inégalité biologique* » que la technoscience a développée, depuis Francis Bacon au xvii^e siècle, un ensemble de promesses très récurrentes. Au premier rang d'entre elles, il y a la quête de l'immortalité, « *la mort de la mort* » [4], sur laquelle Alain Grimfeld avait porté un regard éthique dans Adsp en 2011 [5]. Mais ces promesses, dont on est tenté d'admettre, sans aucune preuve, la faisabilité, sont rarement mises en débat afin de considérer en quoi et comment elles affectent globalement notre futur, à court ET à long terme.

Les progrès technoscientifiques sont souvent perçus comme dangers avant d'être compris comme progrès pour l'humain. La prétendue augmentation de l'humain, par exemple, doit être questionnée à l'aune d'une société individualiste où les valeurs principales sont la concurrence et une hiérarchie fondée sur des considérations matérielles, l'argent en particulier. En écho aux philosophes qui, à l'image d'Helmut Schöck, font de l'envie, passion humaine destructrice, l'un des moteurs de nos actions, le généticien Albert Jacquard affirmait que « *le moteur de notre société occidentale est la compétition, et c'est un moteur suicidaire* » [6].

Partant, il devient indispensable de questionner les normes sur lesquelles certains se vantent de pouvoir « améliorer » l'espèce humaine, quelle est leur origine, qui les établit, et de s'interroger sur la légitimité de placer la performance maximale de l'individu au rang de valeur suprême, de norme du fonctionnement sociétal. Dans un monde idéal, les normes devraient naître d'un consensus social. Dans le monde réel, elles se développent plutôt au travers de déséquilibres, de conflits de pouvoir et d'intérêts. L'évolution des normes recule les limites de l'inacceptable. Dans quel sens et dans quelle mesure ? Ces questions génèrent de l'anxiété, et donc des conflits... Éthiques, bien sûr.

Aujourd'hui, certaines valeurs scientifiques, techniques, souvent marchandes, veulent s'imposer à nous comme des évidences, mais nous enferment dans des carcans réflexifs. Certains, comme Hans Jonas, en appellent à la prudence devant une dérive utopique de la technique et à notre responsabilité vis-à-vis de la nature, humaine en particulier. L'éternité ne nous appartient pas, et nous préférons nous satisfaire d'un présent

immédiat où l'irréparable n'est plus, au mieux, qu'une composante de la réflexion, voire une variable d'ajustement. L'humain lui-même devient relatif puisqu'on envisage sans frémir de le modifier.

L'émergence de règles de responsabilité, de gouvernance, ou de gestion des risques, et la prise de décision en situation d'incertitude scientifique sont nécessaires pour la compréhension et l'appropriation de savoirs de plus en plus complexes. Mais elles n'épuisent pas les questionnements éthiques.

Faut-il pour autant céder à la peur, aux peurs de ce « meilleur des mondes » qu'on nous prépare ? La peur est une ligne de défense bien fragile devant ce que les « technoprogressistes » voudraient nous imposer au nom d'un prétendu progrès autoproclamé. L'alternative est de pousser la réflexion sur les causes et les motivations génératrices de dérives, de révéler leur dimension éthique, leur charge sociale et humaine, afin de donner à la société le choix démocratique des valeurs auxquelles elle souhaiterait se référer si on lui en donnait l'occasion. ■

RÉFÉRENCES

1. Huxley J. *New Bottles for New Wine*. Londres : Chatto & Windus, 1957 : 13-17.
2. Bioulac B. Lois bioéthiques, remarques et incomplétudes. *Adsp*, décembre 2011, 77 : 2.
3. Jacob F. *Le Jeu des possibles. Essai sur la diversité du vivant*. Paris : Fayard, 1981 ; LGF, Livre de poche, 1986.
4. Alexandre L. *La Mort de la mort*. Paris : J.C. Lattès, 2011.
5. Grimfeld A. Réflexion éthique à propos de l'allongement « biothérapeutique » de la durée de vie dans l'espèce humaine. *Adsp*, décembre 2011, 77 : 50-51.
6. Jacquard A. Moi, Albert Jacquard, ministre de l'Éducation, je décrète. *L'Humanité*, lundi 22 mars 1999.